

LE mois d'août commence à jaunir l'avoine qui pousse dru dans le champ du cultivateur dont la ferme longe notre « cour de récréation ». Le soleil monte de moins en moins haut dans le ciel et les soirées, sans être froides, obligent les novices à marcher plus vite pour se garder le sang vif et la ferveur éveillée. Nous sommes au début du grand combat que nous devons mener contre nos ennemis intérieurs : amour de soi, espoir d'être remarqués, joie de recevoir des compliments et autres vices condamnables que le futur bienheureux doit extirper de son âme s'il veut se rendre digne de la consacrer au Seigneur.

Ainsi que cela se passe toujours au moment magique des commencements, je suis ébloui par tout ce qui m'arrive et prêt à m'embarquer dans n'importe quelle aventure, à condition qu'elle me soit proposée avec enthousiasme et formulée par quelqu'un en qui j'ai confiance. Comme c'est le cas avec le frère Gaston, même si je ne le connais encore que de nom. Je sens naître en moi une affection pour cet ascète dont je découvrirai la ferveur et la rigidité, tout au long de cette année durant laquelle je travaillerai, sous son habile direction, à la transformation de mon être.

C'est durant cette année remplie de dévotion, de remords et d'ennui que j'atteindrai le fond du baril,

sans véritable espoir de remonter un jour vers quelque chose qui pourrait ressembler à de la lumière. Pour le moment, je ne sais même pas que le baril existe. Je marche en rang sans jamais dévier de la ligne tracée par la volonté du maître et j'observe à la lettre tous les règlements qui ont pour mission d'orienter ma conduite pour la mener à bon port : *un frère saint dans une communauté florissante*.

Mon directeur spirituel, que je commence à rencontrer deux fois par semaine, flairant en moi des dispositions particulièrement propices à la pratique de la vertu, me proposera des exercices de plus en plus pointus qui me permettront, si je les exécute fidèlement, d'accéder à un niveau éminent de spiritualité qui fera de moi un modèle et un guide pour l'ensemble de la communauté chrétienne, ainsi qu'il m'a déjà été donné de le souhaiter dans mes rêves de sainteté. Je me laisse chanter cette pomme avec d'autant plus d'enthousiasme que, pour la première fois de ma courte existence, quelqu'un ose me faire confiance. Je ne veux point le décevoir, et me gagner autant son affection que son attachement. Je me prive donc souvent de dessert et me rends, la nuit, particulièrement celle qui précède le premier vendredi du mois, en silence, à la chapelle, pour parcourir le chemin de croix, les mains jointes et l'âme remplie d'autosatisfaction.

La chapelle baigne dans la pénombre, la lampe du sanctuaire brûle le temps pour le changer en éternité, un silence *sans pli ni couture* entoure toute chose et mon âme, momentanément apaisée, récite les formules incantatoires qui lui permettent d'entrer en dialogue avec la divinité : « Faites, Seigneur, que je de-

viennent un saint, que j'obéisse à votre très sainte volonté, que je sois reconnu et accepté par tous ces étrangers au milieu desquels je suis condamné à vivre pour me rapprocher de Vous.»

Je suis parfois visité par une exaltation pieuse qui m'amène à oublier le sommeil qui pèse sur mes yeux et, sans me l'avouer pour ne pas tenter le destin, me permets de goûter à la joie de me sentir près de Dieu. J'en profite pour aviver mon désir d'accéder à la sainteté afin d'être admis au ciel sans avoir à passer par les flammes du purgatoire. Ce qui exigera, de ma part, une lutte quotidienne. Toutes les occasions seront bonnes pour me rappeler, pas tellement mon indignité, mais la difficulté que j'ai à entretenir avec mon entourage des rapports, sinon cordiaux, à tout le moins corrects. Cette tendance au repliement sur moi-même pour ne pas avoir à me frotter le crin contre n'importe quel cheval doit, à tout prix, être surmontée si je veux me gagner l'assurance d'une éternité bienheureuse parce qu'alors, veux, veux pas, je serai obligé de m'asseoir à la table commune, la seule qui existe, à ce que l'on dit, dans la maison du Père.

Le reste de la journée, je flotte entre mon désir de sainteté et un besoin d'être reconnu tellement nécessaire au déploiement des ailes que je sens parfois bouger, quelque part dans mon dos. Ce sentiment d'inadéquation entre ce que je suis et ce que les autres attendent de moi se manifeste avec une acuité qui me bouleverse chaque fois que j'y suis confronté, particulièrement au moment de l'exercice de la *coulpe* qui a lieu le mercredi après-midi à quinze heures, dans la salle de l'oratoire.

L'angoisse s'empare de moi dès le matin de cette journée particulièrement propice à la pratique de l'humilité, de même qu'à la mise en bière de l'amour-propre d'un novice encore ignorant des choses de la sainteté, comme je le suis moi-même, n'ayant connu durant mon enfance d'autre école de formation que celle d'une vie pauvre, agrémentée par les visites de sœur *misère* qui venait de temps en temps s'asseoir à notre table et tentait d'aiguiser notre appétit pour le malheur.

Le cœur de cette journée est constitué d'un exercice qui fournit à notre maître formateur une occasion particulièrement éloquente de s'enquérir de nos dispositions intérieures, ainsi que de la capacité que nous avons d'avaler cette huile un peu rance, mais remplie d'éléments indispensables à la croissance de notre désir de sainteté : une humiliation de bon aloi favorisée par les charitables confrères encouragés à taper sur le baudet agenouillé qui, on le suppose, ne demande pas mieux que de recevoir les remontrances qu'on aura la charité de lui adresser pour le perfectionnement de sa conduite.

Au moment du repas qui précède cet exercice castrateur, je ne réussis à manger qu'avec peine. Les aliments me collent au palais et tout ce que je tente d'avaler me semble trempé dans le plâtre. J'essaie de compenser en camouflant ma détresse sous un rire de circonstance que je m'efforce de rendre communicatif afin d'endormir toutes les parties de mon être, y compris mon amour-propre qui n'en mène vraiment pas large dans les circonstances.

Mais la comédie dure peu de temps. Je suis incapable de me faire accroire que je suis ravi de me

rendre à cet exercice qu'on m'assure indispensable à l'accroissement de l'humilité, vertu monastique par excellence, grâce à laquelle le novice peut devenir semblable au Christ sans avoir à rencontrer sa véritable identité, ni travailler à l'expression de son être. Bien au contraire. Malgré mes tentatives, je ne réussis pas à m'identifier à ce Christ portant sa croix avec enthousiasme pour ne pas nuire à sa réputation future. Chaque minute qui me rapproche du moment où je dois passer à l'aveu des manquements aux règlements dont mes confrères ont été témoins durant la semaine qui vient de se terminer, m'enferme dans une sorte de catatonie qui me rend incapable de percevoir autre chose que le danger suspendu au-dessus de ma tête.

Ma consternation atteint son apogée au moment où le maître appuie sur la sonnette. J'entame alors la marche qui me conduit au lieu du sacrifice où je dois m'immoler sur l'autel de la confession publique. J'entre à l'oratoire en retenant mon souffle. Je me concentre sur la seule issue qu'il m'est possible d'emprunter : me confesser avec bonhomie, en ayant l'air heureux de m'abandonner au jugement de tous mes charitables confrères qui profiteront de cette occasion privilégiée pour m'informer, sans gêne aucune, encouragé qu'ils sont par les circonstances, que je leur tape sur le gros nerf.

Les occasions fournies à chacun de me rappeler l'imperfection de ma conduite sont multiples. Il ne se passe pas une heure sans que je ne commette quelques accroc à un règlement tellement tatillon qu'il refuse à quiconque s'assoit de se croiser la jambe ou d'ouvrir la bouche, ne serait-ce que pour crier au secours, après

neuf heures du soir, parce qu'alors commence la période du *grand silence* qui dure jusqu'au lendemain matin après le déjeuner. Durant cette période, personne ne doit, sous aucun prétexte, laisser une parole dépasser la clôture de ses lèvres ; sans oublier toutes les autres règles comme la nécessité de marcher sans faire de bruit, de ne jamais regarder un confrère dans les yeux, de fixer constamment les planches sur lesquelles le bon novice doit se déplacer avec diligence, perspicacité et sournoiserie, comme un serpent prêt à toutes les reptations pour parvenir à son but : devenir un saint reconnu de tous et louangé par chacun.

Des accrocs au règlement, il faut croire que j'en commets à la tonne, parce qu'à chaque semaine, après m'être accusé des trois manquements auxquels chacun a droit, pour ne pas allonger la cérémonie, et après avoir demandé à tous : « mes chers frères, je vous prie de bien vouloir me faire connaître les autres manquements qui auraient échappé à mon attention, et que je promets à l'avance de ne point recommencer », la moitié de « mes chers frères » se lèvent, chacun y allant de son accusation charitable formulée selon toutes les lois de la politesse et de la bienséance, dans le seul but, évidemment, de me permettre d'atteindre les sommets de la sainteté avant la fin de mon noviciat.

J'écoute en silence l'ensemble des accusations qui me rentrent dans la chair et dans l'âme jusqu'à ce qu'enfin, la moelle ayant été touchée, je ne sois plus que l'ombre de moi-même. Écrasé sous le poids de tant de « charitable compassion », je me relève en essayant de cacher mon désarroi sous un sourire un peu niais, de soumission et de quasi-reconnaissance

envers ceux qui ont eu le courage de me taper dessus, comme on en voit parfois sur les lèvres des miséreux qui n'ont d'autres ressources que celles de répondre aux attaques du destin par un grand sourire rempli de larmes et de résignation.

J'ai beau tenter de me convaincre que cet exercice, réservé aux sujets généreux ayant répondu *oui* à l'appel du Seigneur leur demandant d'en faire un peu plus pour sa gloire que ne le fait la multitude écrasée sous le poids du quotidien, ne peut que contribuer à la purification de mon âme, de même qu'à l'accroissement de mon niveau de sainteté, je n'y parviens pas. Après chaque séance, je suis en miettes, complètement lessivé, incapable de retrouver mon souffle et de redonner à mon cœur son rythme normal. Je ravale ma colère avant même d'avoir eu le temps d'en prendre conscience, ma peur d'être renvoyé m'obligeant à refouler, sous un mètre de bons sentiments, tout sur-saut de révolte si nécessaire et indispensable fût-il à la survie non seulement de mon ego, mais du respect élémentaire que je dois manifester à la personne que je suis appelé à devenir.

Je me contente donc de nager sur le ventre, comme une grenouille, incapable que je suis de m'adonner au crawl ou même à la brasse. Je me résigne à conformer ma conduite aux desiderata du règlement, et même un peu plus, sinon je risque, au moment de la reprise du saint exercice, la semaine prochaine, que ce ne soit pas la moitié de mes charitables confrères qui se lèveront pour me river le clou, mais les deux tiers.

N'ANTICIPONS pas sur les événements qui, pour de multiples raisons, rendront cette année mil neuf cent cinquante mémorable, pour moi et pour toute l'Église qui, à ce moment, attend avec impatience que lui soit révélé le troisième message livré par la Vierge aux enfants de Fatima : Lucie, Sylvie et Macramé. En attendant l'ouverture de l'enveloppe dans laquelle est conservé le *fameux secret*, le mois de septembre déroule, dans les montagnes de Val-Bélair, le tapis de ses couleurs que les novices des frères du Sacré-Cœur peuvent contempler chaque fois qu'ils franchissent le seuil de la porte donnant sur la cour de récréation pour humer la bonne glaise de chez-nous. Ils pataugeront bientôt dans cette glu pour obéir au règlement qui leur ordonne de parcourir les sentiers entourant cette propriété encore vierge, quels que soient les obstacles dressés, pour leur permettre de tester la véracité de leur foi et la solidité de leurs vertus.

Tout repose en paix dans cet environnement on ne peut plus *Bulletin des agriculteurs*. L'herbe pousse dans le champ voisin où reposent quelques vaches qui contemplent le bleu du ciel en transformant l'herbe qu'elles ruminent en steaks juteux qui, un jour, deviendront objets de tentations pour l'appétit des bons frères qui ont le privilège d'évoluer dans le Bas-Canada

du *bon parler français*. Les novices ne chantent-ils pas, chaque matin que le petit Jésus fait se lever sur l'immensité de la Laurenti-i-e, le cantique on ne peut plus nationaliste : *Ô Canada, terre de nos aïeux*, en saluant de la main appuyée sur la tempe, après avoir levé le coude à hauteur du menton, le drapeau de l'Angleterre qui, du haut de la cathédrale de Westminster, nous envoie ses sourires remplis de courtoisie, de bonne humeur et d'ahurissement contre ce peuple qui ne veut pas mourir ?

L'année de noviciat vient à peine de débiter. Il a d'abord fallu procéder au grand ménage du couvent afin de tasser les matériaux qui attendent en silence qu'un ouvrier daigne leur indiquer la place qui leur a été assignée dans les plans de l'Architecte. Les novices ayant lavé, nettoyé, rangé et beaucoup prié, les choses se mettent en place et la conquête de la sainteté peut enfin atteindre sa vitesse de croisière.

Les futurs profès hantent les corridors qui conduisent à la chapelle où, régulièrement, je suis à la recherche d'un signe m'indiquant d'une façon non équivoque que c'est vraiment chez les frères enseignants que notre divin Père céleste a décidé que je dois m'engager, sous peine d'être puni par le remords et enterré en dehors du cimetière réservé aux âmes consacrées n'ayant pas connu les déchéances du mariage, ni les désespoirs du mauvais frère trouvé nu dans les draps d'une femme de petites mœurs, mais de grand cœur.

J'épie avec une attention soutenue la manifestation du moindre indice pouvant me confirmer dans mon choix de vie. Je me faufile souvent jusqu'à la chapelle

dans laquelle règne un profond silence dont j'écoute attentivement les ondes courir à la surface des choses. J'ai beau concentrer mon attention sur la porte du tabernacle, faire en moi-même le silence le plus absolu, ouvrir au maximum mes oreilles intérieures, je ne perçois aucune parole ni autre indice me permettant de taire les doutes qui envahissent ma conscience.

Quelque chose en moi refuse d'adhérer au projet qui m'est proposé de tendre à l'anéantissement de ma personnalité propre dénommée *vieil homme* dans les milieux ecclésiastiques. Heureusement, comme me l'explique si bien mon directeur de conscience, cette résistance à la grâce peut n'être que l'une des nombreuses tentations émanant du Malin, qui espère me garder prisonnier de ses pompes et de ses œuvres, à laquelle je dois résister fermement. De telles épreuves, m'explique-t-il encore, sont permises par la divine Providence qui veut ainsi donner la chance à ses créatures de s'éprouver elles-mêmes et de se purifier en les obligeant à ramper dans la nuit des sens afin de rendre possible la venue en elles des lumières de l'Esprit.

Je bois ces paroles comme du petit lait et mets toutes mes énergies à convaincre ma naïveté que c'est bien ainsi que les choses doivent se passer : il me faut endurer le purgatoire auquel je serai soumis, durant toute cette année consacrée exclusivement à l'anéantissement de ma personnalité, pour permettre à ma sainteté d'atteindre le niveau de perfection réservé à ceux qui ont eu la générosité de répondre *oui* à l'appel qu'ils ont reçu d'en haut.

À d'autres moments, je tremble d'angoisse en regardant le crucifix fixé à jamais sur le mur de mon

âme et je récite la formule : « Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir, mais dites seulement une parole et je serai guéri ». La formule, momentanément, agit, comme si de véritables paroles montaient des profondeurs de mon être et que, grâce à ces mots émergeant du silence et m'y reconduisant, je pouvais retrouver la paix que j'ai perdue depuis que j'ai quitté mon innocence pour commencer à marcher vers moi-même. J'entends une source couler au fond de mon être et le chant du loriot s'élever dans les feuillages de ma ferveur.

Malheureusement, les bruits profanes qui montent de la plaine d'où s'élèvent des bâtiments de toutes formes, et au bout de laquelle je vois courir le viaduc de Cap-Rouge, altèrent ma concentration et je redeviens un adolescent perdu sur une terre étrangère, loin de tout ce qui a nourri son enfance : les tournesols en fleurs, les belles tomates rougies au soleil, son chien Caboche, qui ne le quittait jamais d'une semelle, et la nuit étoilée dans les bras de laquelle il se laissait porter jusqu'au bout du monde. Mon être devient le théâtre d'une lutte que se livrent des forces contradictoires et je ne sais plus sur quel pied danser. Je claudique donc et tente de m'atteindre moi-même au fond d'un cloître aux volets régulièrement fermés sur la bonne conduite de ses habitants.

Parfois, encore, tout s'embrouille dans ma tête. Mon cœur se retourne contre les résolutions de persévérance finale et de fidélité à la grâce que je lui ai imposées. Je suis envahi par le souvenir de mon père et de ma mère dont j'ai tant bien que mal réussi à refouler l'absence pour la remplacer par la présence

du cierge pascal et du très saint habit qui rend l'homme semblable aux anges et fait du corps un appendice inutile. Le seul but de notre pèlerinage terrestre n'est-il pas de gagner notre ciel, de prouver au petit Jésus que nous sommes suffisamment obéissants, humbles et innocents pour avoir le droit d'être admis à l'assemblée des saints qui, chaque matin, entonnent, d'une voix unanime, le *Te Deum laudamus te* sans perdre le ton ni éprouver d'ennui ?

Après une heure passée à contempler le vide et scruter le silence qui m'envahit, je perds la mémoire de mon existence terrestre et du plaisir que j'éprouve d'exister, ne serait-ce que sous le mode mineur d'un humble novice confronté à tous les démons dont son directeur de conscience lui apprend, au jour le jour, l'existence maléfique. Et un grand vide m'envahit de sa présence étouffante.

Je quitte la chapelle sur le bout des pieds pour ne pas déranger la sainte eucharistie et je cours jusqu'à la porte qui me permet, dès que je l'ai franchie, de retrouver le grand air et la lumière des choses grâce à laquelle un certain calme se réinstalle dans mon salon intérieur. Peu à peu, je reviens sur terre, entouré de tout ce qui me la rend familière et réconfortante : les vaches qui broutent l'horizon, les arbres qui s'ébattent dans l'espace, les oiseaux qui sillonnent l'azur de leur vol et même cette glaise qui sent bon l'humus et me rappelle le jardin de ma grand-mère au fond duquel mûrissaient des cerises, des cassis et des groseilles.

Mais il me faut vite regagner la salle de classe pour entendre le bon frère Louis-Raoul nous parler des grandeurs de Dieu et de la misère humaine, avant de

nous exhorte, de toute la force de son front tendu comme la peau d'un tambour, d'être attentifs aux moindres mouvements de l'Esprit qui se manifeste toujours et exclusivement par la voix des supérieurs.

Ce qu'il a l'air mal à l'aise dans son corps et ses idées, le saint frère ! Est-il nécessaire de se soumettre à de telles contorsions intérieures pour devenir un saint canonisable ? Je ne peux m'empêcher de formuler cette question en le voyant fermer les yeux et étreindre presque avec fureur le crucifix suspendu à son cou. Je ne désespère pas de parvenir à égaler sa ferveur, mais je me demande bien comment il me faut procéder pour accéder à cet apparent niveau de soumission et d'abandon à la volonté de l'*Autre*.

Plus encore, qui est cet *Autre*, et comment faire pour entrer en relation avec lui ? Je mâchouille le bout de mon crayon en attendant une réponse qui flotte quelque part dans la stratosphère, mais n'a pas encore trouvé le chemin à suivre pour atteindre ma conscience qui croupit dans les limbes de mon esprit trop endormi pour comprendre ce qui se passe vraiment dans les hautes herbes de ses interrogations vertigineuses. Qui me permettra d'enraciner mon être dans l'humus originnaire et la communion des saints ? Je ne sais quelle réponse donner à ces questions, mais je n'ose exprimer cette impuissance qui donnerait à mon directeur de conscience l'occasion d'en déduire que je suis un poisson qui nage à côté de son eau.

Je simule donc celui qui sait et adhère avec ferveur. Je répète les gestes imposés par la coutume sans me permettre de les évaluer à la lumière de mon jugement que j'ai sacrifié sur l'autel du dogme, de la morale et

des modes en usage dans le milieu. Et tout est dogme dans ce couvent qui affronte les vents qui soufflent depuis le fleuve avant de venir s'écraser sur les flancs de la sainteté et le dos de la vertu. Tout est affaire de tics qu'on répète sans se demander *pourquoi*, le *comment* tenant lieu d'explication, de finalité et de consolation.

Je m'applique à reproduire les gestes qu'on m'assure nécessaires de répéter sous peine d'être considéré comme une pomme pourrie dans le baril de la sainteté. Ce qui entraînerait mon rejet immédiat dans les ténèbres extérieures où tout n'est que pleurs et grincements de dents, dehors avec les sans-abris, les pauvres et les misérables qui n'ont ni père ni mère, ni rêve ni patrie. Dehors avec les renégats, les défroqués desquels il est défendu de parler sous le couvert d'une consigne on ne peut plus « charitable » : *On ne parle pas des absents*. Le défroqué est mort à la vie religieuse et il n'y a qu'une chose que l'on puisse faire pour lui : prier Dieu de lui pardonner sa lâcheté et souhaiter que lui-même se repente et se convertisse avant de paraître, démuné, devant son juge et rédempteur.

JE suis un apprenti religieux qui doit demeurer enveloppé dans sa soutane s'il veut que sa maman continue à lui consentir un amour au moins épistolaire. Sinon, il sera, par elle également, jeté dehors avec les indésirables et les inconnus. Comme tous ceux qui n'ont pas obéi à la volonté de Dieu et seront jetés dans la grande chaudière de l'oubli.

« Mais oui, maman, mais oui, je te promets de toujours demeurer un bon frère modèle dont tu pourras être fier, un saint devant l'image de qui tu pourras allumer ton lampion le soir, au moment de réciter tes prières, un paratonnerre qui protégera ta famille contre les coups du sort pendant que lui endossera toutes les angoisses d'un malaise perpétuel en établissant sa demeure au pied du mont de Gethsémani avec le Christ en agonie qui endure le pire sans rouspéter malgré tout ce que sa clairvoyance divine lui apprend qu'il devra encore affronter pour culpabiliser les hommes jusqu'à la fin du monde : l'ignominie, l'angoisse et les humiliations jusqu'à la mort sur une croix remplie d'épines et de néons ».